

Jean-Philippe Domecq

Le réel est un rêve

Ça commence par un pli de paupières, qui frissonnent, s'écarquillent, hésitent, mais c'est parti... la vie. « *Un homme, du seul fait qu'il est né, tombe dans un rêve comme on tombe à la mer* », notait Conrad. Et en effet, une fois lancé, il va falloir, *falloir* faire le parcours, dont tous nous disent « voilà le réel », le disant de l'air de savoir, mais qu'en savent-ils ? Entre ceux qui ont l'air et ceux qui acceptent, ça fait beaucoup de monde pour adhérer aux versions perpétuellement changeantes qui chaque fois s'imposent comme l'unique, « le » réel. Le roman, pendant ce temps, est métaphysiquement plus... réaliste, puisqu'il nous révèle « le » prétendu réel dans sa pluralité avec une netteté d'hypnose concentrée. La description d'un pont, d'un combat, d'une tractation financière ou de la fin des mines est aussi hallucinante et frappante, eu égard à notre étonnement d'exister dès le départ, que les mines du Pérou ou la sidération astrale au pays des confins. Du reste, le lecteur aura vu, dans la première ligne de ce texte-ci, un début qui pourrait être celui du *Procès* de Kafka, ou la confession d'un opiomane. Cauchemar, procès, rêve, vivre : « *réalité dure à êtreindre, ô saisons ô châteaux* », dit le Voyant dans sa *Saison en Enfer*.

Et Borgès, donc : « *Personne ne peut savoir si le monde est fantastique ou réel, et non plus s'il existe une différence entre rêver et vivre.* » Toute fiction est contenue entre ces deux pôles, réaliste ou imaginaire. Notre ignorance de ce qu'on nomme le monde, le réel, la vie, nous faisant les chercher, essayer de les expliquer, les créer ou les recréer, tout est bon à prendre, dans cette quête heureusement inassurée : il n'y a pas de réalité extérieure *ou* intérieure, de réel contre l'imaginaire. Tout paraît rêvé tant c'est étonnant, au fond, de vivre. Et même les souffrances sont *étranges*, vues du projecteur rétrospectif que nous avons en permanence dans le crâne et qui nous vient de la conscience (latente, très latente) qu'on n'y sera plus un jour pour voir.

En longeant les plages de Barneville-Carteret, dans la Manche, il y a, au pied de la grande falaise du phare – très haut phare qui offre cette chose rare : une vue bien plus large que ne le peut embrasser l'envergure du regard, plus de 200° d'ouverture environ, sur la mer, rien que la mer et l'horizon, dont on perçoit du coup la courbure, jusque vers Jersey et Guernesey – et donc, au pied de ce panorama voué à la mer, il y a deux à trois cents mètres de blocs, de roches en partie chues de la falaise et en partie émergeant du sable. Elles sont toutes en plan incliné. Toutes noires, d'un noir de galet de plastique mat, avec, à la base, des bandes parallèles, couleur de plomb et tôle grise, parfois quelques nuances de nervures pétrole. Tout cela lavé, rincé constamment par la mer à chaque marée. Il y a donc un « bougé » quant à la « nature » de la matière à nos yeux, qu'on pourrait croire industrielle et qui ne l'est absolument pas. C'est de la roche, mais qui, vu les formes géométriques et le grain tavelé, réveille sans cesse en notre mémoire une impression d'architecture. D'architecture de tailles et de temps si divers qu'il est impossible de s'arrêter à une seule époque ni échelle : temples affaissés, blockhaus *relookés*, maquette de cité engloutie, labyrinthe de courses épique ou puérile, statuaire mate pour couchés de naissance, tremplin d'envol pour destination strictement temporelle ? Tant d'intemporalité démultipliable, tant d'indétermination précise, de

fermeté dans le dessin et de polyvalence dans l'interprétation – finissent par faire de ce lieu, que peu de passants regardent et qui donc y passent comme en la vie, un de ces moments d'espace où, suscitant la projection de nos fantasmes sur une matière qui existe on ne peut plus réellement, puisqu'existant avant et après les hommes, nous voyons comme jamais, percevons de tous nos sens, captons tant que nous pouvons ce qui *est là*.

Il en eût été de même (pour rester au bord de la même eau) le long d'un de ces longs pétroliers de presque un kilomètre sur les quais où ils sentent leur pétrole. Ainsi, tout est bon, et fort net, quand on garde en point aveugle la condition de notre vue, qui est que nous passons.

Jean-Philippe Domecq est né en 1949 à Angers. Membre du comité de rédaction de la revue *Esprit*. Romancier, auteur notamment des deux cycles romanesques des *Ruses de la vie* et de *La Vis et le Sablier* (principalement chez Fayard). Essayiste, il a composé une *Comédie de la critique* sur l'art contemporain et sur la réception littéraire. Blog personnel : <http://www.leblogdedomecq.blogspot.com>